

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Le chemin de la vérité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 230-233

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le chemin de la vérité

Rien n'est curieux et affligeant comme de voir l'horreur instinctive que professent un très grand nombre de protestants pour le catholicisme. Au milieu de toutes leurs tergiversations doctrinales, du désordre anarchique de leurs croyances religieuses, combien en est-il qui songent à s'étonner de voir à côté d'eux une Eglise qui possède vingt siècles d'existence passés au milieu de l'unité la plus étroite qui se puisse concevoir ? S'ils songent au catholicisme, ce sera le plus souvent pour rabâcher les vieilles sornettes de la St-Barthélemy, de l'Inquisition espagnole et du Jésuite

extorqueur de fortunes. Et pourquoi cela ? Ah ! c'est que le mot de catholique éveille l'idée de Rome, c'est-à-dire d'autorité. Et en matière religieuse, l'autorité pour un protestant est chose inadmissible, tyrannique. Le vieux ferment de la Réforme, le libre examen reste cher au cœur de tout fils de Calvin ou de Luther. C'est pourquoi on aura beau lui prouver comme l'a si magistralement fait l'abbé Snell dans ses « Lettres à un protestant », l'évidente nécessité d'une autorité infaillible en religion ; incrédule et rebelle, le réformé consentira à être taxé d'illogique plutôt que de faire acte d'humilité et d'obéissance.

Et cependant il se trouve au sein du protestantisme des âmes qui ont soif du divin et de la vérité religieuse. Pauvres ombres errantes, elles iront demander à je ne sais quel illuminisme maladif le pain de vie dont elles ont besoin.

Combien songent à frapper à la vraie porte et à s'asseoir au banquet véritable où l'on mange la manne céleste ?

Il en est toujours cependant qui, à force de souffrances et de prières, voient tomber les écailles de leurs yeux et comme S. Paul au chemin de Damas, sont vaincus par la grâce de Dieu.

Très divers sont les « chemins » de la vérité. Et à ce propos, rien n'est suggestif comme la lecture du petit livre du Père Hammerstein : *Le bonheur d'être catholique*. Pour arriver à ce bonheur ou du moins au soupçon de son existence il suffit parfois de la simple vue d'une cérémonie solennelle du culte catholique. C'en est assez pour émouvoir quelqu'un au tempérament artistique et l'amener à l'Eglise.

Souvent le vide des croyances dogmatiques du protestantisme, le peu de secours moral que l'on rencontre auprès des pasteurs, par conséquent le besoin impérieux d'une religion positive sinon positiviste amènent des protestants, parfois après un séjour plus ou moins prolongé au sein des ténèbres du doute rationaliste ou impie, à la possession pleine et entière de la vérité catholique.

Une conversion généralement est une affaire qui ne va pas toute seule.

En effet lorsque l'intelligence a compris que le Christ, étant vraiment Dieu, a établi une Eglise assistée du S. Esprit pour conserver intacte sa doctrine à travers les siècles et gouverner le troupeau chrétien, encore faut-il que la volonté intérieure brise le rempart des préjugés et fasse dire au néophyte comme à S. Thomas : « Je crois parce que j'ai vu. »

Et puis il est une foule de difficultés que le protestant rencontre avant son entrée dans l'Eglise romaine.

Sa famille peut-être, des amis à coup sûr, crieront qu'il est fou ou qu'un motif d'intérêt le pousse à cette « perversion » selon le mot des anglicans.

Il verra des personnes qui lui sont chères lui tourner le dos, il aura la douleur peut-être de voir une mère pleurer la « perte de son fils. » S'il occupe une position en vue il s'expose à la perdre et c'est dans ces moments là que le nouveau converti sent vivement le besoin du secours d'en Haut.

Mais lorsqu'il aura vaincu les multiples tentations qui l'assaillent et qu'il aura, poussé par la grâce, dit un « credo » de tout son cœur, alors il aura goûté dans une minute peut-être le maximum de bonheur qu'il soit donné à un être humain de ressentir.

Qu'on se rappelle cette scène mémorable où le grand Newmann après sept ans de lutte intérieure, se mit enfin à genoux aux pieds d'un humble religieux italien en lui disant « Mon Père, veuillez me bénir et me recevoir dans l'Eglise de Jésus-Christ. » Jamais plus, a dit Newmann lui-même, il n'eut une seconde de doute.

Et non seulement le converti ne doutera plus, non seulement il sera heureux, mais encore il sera saisi d'un enthousiasme inexprimable pour cette Mère enfin trouvée et toute

sa vie ne sera qu'un chant de louanges et d'actions de grâce.

Il sera désormais un ouvrier dans la vigne du Seigneur et travaillera à semer le bon grain avec toute l'énergie dont il se sentira capable.

Fernand HAYWARD, *étud.*